THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1303

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



Se trouve à Toulouse, chez Sauvages et Dupuy. (1793.)

REVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

LE SIÉGE

DE

THIONVILLE,

DRAME LYRIQUE,

EN DEUX ACTES.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

Paroles des Citoyens SAULNIER et DUTILH.
Musique du Citoyen L. JADIN.

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre de l'Académie de Musique, le 2 Juin 1793, l'an deuxième de la République Française.

PRIX quinze sols.



A PARIS.

Chez MARADAN, Libraire, Rue du Cimetière Saint-André-des-Arts, n° 9.

TRIOMPHALE

DE

LE SIÈGE

PRÉFACE.

Le courage et le patriotisme de la Garnison et des Habitans de Thionville, ont acquis des droits à notre reconnaissance, et méritent les plus grands éloges. Nous ne devons pas oublier que cette ville a donné, la première, l'exemple important d'une résistance vigoureuse, et qu'au milieu des trahisons multipliées, qui semblaient devoir amener une défection générale, elle a repoussé loin de ses murs, des troupes nombreuses, qui passaient pour invincibles. Cette pièce, dans laquelle on a essayé de retracer quelques faits de ce Siége mémorable, était déjà reçue dès le commencement du mois de nov. 1792. Les Députés de la Mozelle et ceux de quelques autres Départemens, s'intéressèrent vivement à cet Ouvrage, et écrivirent aux Administrateurs de l'Opéra, pour les engager à le donner le plus tôt possible. Nous n'approfondirons pas les motifs qui en ont retardé la représentation. Nous observerons seulement en faveur du Musicien, que d'abord on était convenu que le récitatif de cet Opéra serait parlé; on exigea ensuite, à Pâques, qu'il fût mis en musique; ce travail, un peu précipité, fut fini en 5 jours. Nous n'avons pas la présomption de croire que nos talens soient parvenus à la hauteur du sujet, mais nous sommes fortement persuadés que, dans une République, le plus sûr moyen d'entretenir et de conserver ce feu sacré qui épurait les actions des Scévola, des Fabricius et des Aristide, c'est de présenter souvent sur la scène ces vertus mâles et républicaines, qui contrastent victorieusement avec ces timides et fantastiques vertus des monarchies.

PERSONNAGES.

WIMPFEN, Père, Commandant de Thionville. } *Le Citoyen Chéron.*

WIMPFEN, fils, Officier Français. *Le C. Renaud.*

LE MAIRE. *Le C. Chardini.*

LE COMMANDANT de l'Artillerie. } *Le C. Leroux, l'aîné.*

UN OFFICIER Français. *Le C. Duchamps.*

PREMIER HUSSARD. *Le C. Leroux, Cadet.*

SECOND HUSSARD. *Le C. Loth.*

TROISIEME HUSSARD. *Le C. Duplessier.*

MERLIN, C. de Thionville. *Le C. Lefévre.*

Citoyens et Citoyennes de la Ville et de la Campagne.

WALDECK, Général ennemi. *Le C. Adrien.*

DAUTICHAMP, Commandant de la Cavalerie Autrichienne. } *Le C. Dufresne.*

UN OFFICIER Autrichien. *Le C. Lefévre.*

UN TROMPETTE Autrichien. *Le C. Leroux, troisième.*

OFFICIERS ET SOLDATS Prussiens et Autrichiens.

La Scène est au premier acte, dans la Place d'armes de Thionville. Au second, dans un bois, près du Camp des ennemis.

LE SIÉGE DE THIONVILLE.

DRAME LYRIQUE, EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la place d'armes de Thionville. Au milieu de cette place s'élève l'Arbre de la Liberté, auquel sont suspendues les clefs de la ville; on y voit aussi la Statue et l'Autel de la Liberté. Sur la droite du Spectateur on doit distinguer la Maison Commune.

SCÈNE PREMIÈRE.

MERLIN et *Chœur de Citoyens.*

ON nous trompe, on nous aigrit,
Pour lasser notre constance.
On conspire, on nous trahit;
N'écoutons que la vengeance,
Prévenons le désespoir
Et la faim qui nous menace.
Des Traîtres punir l'audace,
C'est notre premier devoir.

SCÈNE II.

Les précédens, LE MAIRE, WIMPFEN, Père.

LE MAIRE.

BANNISSEZ vos soupçons et votre défiance,
Citoyens et soldats.
L'œil attentif des Chefs et de vos Magistrats,
Ainsi qu'à vos besoins veille à votre défense.

WIMPFEN.

N'écoutez point ces bruits,
Qu'adroitement l'on tâche de répandre :
Du salut de l'Etat ce sont des ennemis,
Qui, pour mieux disposer vos cœurs à les entendre,
Feignent des sentimens que l'on croiroit dictés
Par amour pour la France et par la vertu même.
Leur conduite en secret dément ce zèle extrême,
Et ces discours avec art apprêtés,
Ces perfides sans cesse ont dans leur bouche impie
Le saint nom de Patrie,
Et le désordre seul a pour eux des appas.

MERLIN.

Il est d'autres dangers dont vous ne parlez pas;
Et c'est envain qu'on les déguise.
Le Peuple s'apperçoit qu'on trompe sa franchise.
Si d'un Républicain le zèle trop outré,
Peut quelquefois être un funeste guide,
On doit bien plus encor craindre d'un modéré
Le langage perfide.
Par tant de trahisons, devenu soupçonneux,
Souvent dans une erreur, le premier voit un crime :
Le second nous endort, nous fascine les yeux,
Et nous conduit bientôt sur le bord de l'abîme.
Quelle vertu, quel courage étonnant,
Sur-tout quel ferme caractère :
Pour braver, en servant la cause populaire,
Du nom d'agitateur, le reproche insultant!

LE MAIRE.

Je hais autant que vous, peut-être davantage,
Ces hommes, qui toujours faibles dans le danger,
Hardis après l'orage,
Prennent au bien public un intérêt léger ;
Laissent accroître nos misères,
Et du Peuple crédule indignes mandataires,
Cherchent à le tromper, plutôt qu'à le venger.

MERLIN.

Nous connaissons le prix d'une vertu si rare ;
Mais ne déguisez pas les maux qu'on nous prépare.
Le monopole affreux, qu'on ne peut assouvir,
Aurait-il dans nos murs espéré s'établir ?
Quelle est des ennemis l'espérance et l'adresse ?
Un écrit qu'on ne peut lire qu'en frémissant,
Nous invite et nous presse,
A suivre de Verdun l'exemple avilissant.

Chœur de Canonniers.

Plutôt que de jamais nous rendre,
Les canons, par nos bras servis,
Réduiront cette ville en cendre,
Et disperseront ses débris.

LE MAIRE.

Citoyens, dans vos cœurs que le calme renaisse.
Rentrez dans vos foyers : soyons toujours unis ;
C'est la division qui cause la faiblesse,
Elle est à redouter plus que les ennemis.

(*Les Citoyens se retirent.*)

Wimpfen, de nos guerriers encouragez le zèle ;
Je vous quitte, et je vais où mon devoir m'appelle.

SCÈNE III.

WIMPFEN Père, seul.

O FRANCE! ô mon pays! quel sera ton destin?
A quoi peut nous servir la vertu, la prudence?
Tes plus grands ennemis, tu les as dans ton sein.
D'avoir aucun secours je n'ai plus d'espérance :
Sur Luckner désormais l'on compteroit envain.
Avec les Ennemis est-il d'intelligence?
Mais, quel peut être son dessein,
En laissant ces brigands tranquilles dans nos plaines?
Pourquoi ces marches incertaines?
Je crains bien que par lui nous ne soyons trahis.

SCÈNE IV.

WIMPFEN Père, et WIMPFEN, Fils.

WIMPFEN, Fils.

MON Père, quelle est donc cette sombre tristesse,
Qui semble troubler vos esprits?
Vous avez des chagrins : au nom de ma tendresse,
Confiez-les à votre fils.
Les Tyrans de la Germanie
Auraient-ils obtenu quelques nouveaux succès?
Ou dans leur Ligue impie
Aurait-on découvert d'autres lâches Français?

WIMPFEN, Père.

Ces traîtres odieux, intruits dans l'art de feindre,
Ont soin de se couvrir du masque des vertus.

WIMPFEN, Fils.

Il faut les mépriser.

WIMPFEN, Père.

Ils sont toujours à craindre
Tant qu'ils sont inconnus.
Longwi, Verdun, en sont des preuves trop certaines.

WIMPFEN, Fils.

L'intrigue y domina; de lâches habitans
Partageaient les sentimens
De ces esclaves vils, qui leur portaient des chaînes.

WIMPFEN, Père.

Lavergne respire!

WIMPFEN, Fils.

Oui; mais non pas sans remord.
Sa mémoire est flétrie,
Et ses jours sont marqués du sceau de l'infamie.

WIMPFEN, Père.

Le brave Beaurepaire a terminé son sort:
Ne crois pas, cependant, que sa mort m'épouvante.

WIMPFEN, Fils. (*Air.*)

Ce Brutus des Français, qui pour la Liberté
A bravé du trépas la terreur impuissante,
Va jouir des honneurs de l'immortalité.
Que ne puis-je à ce prix sacrifier ma vie!
Quel plaisir pour mon cœur! Eh! Quel destin plus beau
Que celui d'emporter dans la nuit du tombeau,
Les regrets de mon Père et ceux de ma Patrie?

WIMPFEN, Père.

Je reconnais mon Fils à ce noble discours.

WIMPFEN, Fils.

Ah! Croyez qu'il n'est pas de vrais Français, mon Père,
Qui ne voulût ainsi voir terminer ses jours.

WIMPFEN, Père.

Ce n'est qu'en combattant les tyrans de la terre,
Que l'on verra la mort des miens trancher le cours.

(*Air.*)

Tout mon sang est à la Patrie,
Je saurai le verser pour défendre ses droits;
Sa voix parle à mon cœur avec plus d'énergie,
Que ne feront jamais les menaces des rois.
Je combattrai ces tyrans sanguinaires;
Je combattrai leurs soldats inhumains;
Si leur sang odieux arrose nos frontières,
Je verrai sans regrets terminer mes destins.

WIMPFEN, Fils.

La France à leur rage inutile
Opposera d'intrépides soldats,
Qui sauront porter le trépas
Jusque dans leur coupable azile.

WIMPFEN, Père.

Mon esprit malgré moi ne peut être tranquille.
De nos Représentans les augustes décrets,
Ne peuvent parvenir jusques dans Thionville.

WIMPFEN Fils.

Ces trois braves Hussards, sortis de cette ville,
Viendront nous informer du destin des Français.

WIMPFEN, Père.

Leur sort ajoute à mes allarmes.
La valeur déguisa le danger à leurs yeux:
Comment auraient-ils pu, des ennemis nombreux,
Tromper la vigilance, échapper à leurs armes?
Ces remparts sont par-tout investis de soldats,
Avides de carnage,
Et ces braves Français, malgré tout leur courage,
Sans doute ont reçu le trépas.

WIMPFEN, Fils. (*Duo.*)

Eh-bien! attendrons-nous, mon Père,
Sans combatre, un semblable sort?

WIMPFEN, Père.

Non, j'espère bientôt, jusques dans leur repaire,
Porter le carnage et la mort,

(*Ensemble, se tournant vers la statue de la liberté.*)

Seule divinité des Français adorée,
Tu guideras nos pas au milieu des hasards.
De nos vils ennemis la perte est assurée,
Si nous les combattons sous tes saints étendards.
Pour les chasser de nos frontières,
Faisons un généreux effort:
Portons jusques dans leurs repaires,
Le fer, le carnage et la mort.

SCÈNE V.

Les précédens, LE COMMANDANT DE L'ARTILLERIE, et les principaux Officiers de la Place.

WIMPFEN, Père.

Que m'annonce votre présence?
Est-il pour nous quelques dangers nouveaux?
En quel état sont les travaux?
Avez-vous par vos soins assuré la défense?

LE COMMANDANT DE L'ARTILLERIE.

J'ai fait placer du côté du midi,
Des Mortiers, des Canons, dont le feu bien servi,
Pourra favoriser une heureuse sortie.
Cent soldats commandés par un chef aguerri,
Pourraient exécuter cette attaque hardie.

WIMPFEN, Père.

J'approuve ce dessein : quand les voiles obscurs
De la nuit tranquille et sombre,
Auront enveloppé ces murs,
Nos guerriers partiront.

WIMPFEN, Fils.

Que je sois de ce nombre,
Mon Père, accordez m'en l'honneur.

WIMPFEN, Père.

J'y consens : cette audace est louable à ton âge,
Et je reconnais-là ton cœur,
Il fera son devoir.

WIMPFEN, Fils. (*Finale.*)

Comptez sur mon courage.
Ce bras sera bientôt fatal aux ennemis :
J'attends la nuit avec impatience ;
Malheur à ceux qui feront résistance,
De leur témérité la mort sera le prix.

(*Chœur de Citoyens, derrière le Théâtre.*)

Ces trois Soldats, par leur courage,
De nos barbares ennemis,
Ont bravé l'impuissante rage,
Voilà nos fidèles amis.

WIMPFEN, Père.

Quel bruit confus se fait entendre ?

LE COMMANDANT DE L'ARTILLERIE.

Nos Citoyens en foule ici viennent se rendre.

SCENE VI.

Les précédens ; LE MAIRE, LES TROIS HUSSARDS, CITOYENS ET CITOYENNES.

(*Tout le monde s'empresse autour des Hussards, et chacun les prend tour à tour dans ses bras.*)

CHŒUR DE CITOYENS.

Ces trois soldats par leur courage,
De nos barbares ennemis
Ont bravé l'impuissante rage,
Dans nos bras serrons nos amis.

LES TROIS HUSSARDS.

Ah! Quel plaisir de revoir ses amis.

WIMPFEN Père.

O moment fortuné! j'en crois mes yeux à peine;
Quel bonheur imprévu vous remet dans nos bras ?
Votre perte semblait certaine
Et vous avez franchi les portes du trépas.

PREMIER HUSSARDS.

A la valeur, Française, il n'est rien d'impossible.
Au sortir de ces lieux, marchant par des sentiers,
Nous entendons le bruit de quelques Cavaliers.
Aux frayeurs de la mort notre ame inaccessible,
Méprise le danger que nous allons courir.

LES TROIS HUSSARDS.

Nous nous mettons en état de défense,
Plutôt que de céder, résolus à périr,
Nous attendions de vous une prompte vengeance.

(*Tous ensemble.*)

Nos bras auraient rempli vos vœux et votre espoir,
L'honneur nous en faisait le plus pressant devoir.

PREMIER HUSSARD.

A ces premiers brigands, qui parcouraient la plaine,
La nuit cacha notre marche incertaine.
Mais par d'autres bientôt nous fûmes rencontrés.
Tout ce que peut alors l'adresse et le courage,
Est par eux et par nous mis ensemble en usage :
On veut nous investir, nous nous tenons serrés ;
On nous crie : armes bas ; à cette fière annonce,
Nos mousquets aussi-tôt font partir la réponse,
Et le sabre commence un combat plus sanglant.
Mille coups sont portés et parés à l'instant ;
Tout ce qui s'offre à nous est renversé par terre.
De nos ardens coursiers, pressant les flancs poudreux,
Nous traversons les rangs des ennemis nombreux,
Et tout couverts de sang, de sueur et de poussière,
De ces brigands, bravant les traits,
Nous arrivons enfin sous les remparts de Metz.

(*Tous ensemble.*)

O courage incroyable ! O combat plein de gloire !
Vos exploits éclatans ont fixé la victoire.

PREMIER HUSSARD.

Vos ordres ont été remplis avec succès,
Et nous vous apportons les augustes décrets,
Qui font naître par-tout l'allégresse publique :
Nous n'avons plus de roi, la France est République,
Le Sceptre est brisé pour jamais.

(*Tous ensemble, dans le plus grand enthousiasme.*)

Nous n'avons plus de roi, nous n'avons plus de maîtres !
Du tyran, le règne est fini :
Nous n'aurons plus à redouter les traîtres,
Ils sont privés de son appui.

PREMIER HUSSARD.

Jaloux de vous donner cette heureuse nouvelle,
Qui fait naître en vos cœurs tant de joie en ce jour,
Nous avons redoublé de zèle,
Et bravé de nouveau les dangers du retour.

LE MAIRE.

Pour mieux nous conformer à ce décret si juste,
Que le saint nom d'Egalité,
S'unisse pour jamais sur cet Autel auguste
A celui de la Liberté.

(*Les Citoyens et Citoyennes entourent l'Autel de la Liberté, ils inscrivent le nom d'EGALITÉ. Wimpfen dépose sa croix sur cet Autel.*)

WIMPFEN, Père.

Je vous dois un exemple, il faut que je m'acquitte :
Je dépose à vos yeux cette marque d'honneur,
Qu'un despote accordait quelquefois au mérite,
Mais que le plus souvent obtenait la faveur.

LE MAIRE.

Ce sont les vertus, le courage,
Qui doivent distinguer de vrais républicains :
Que ce qui reste encor de l'ancien esclavage,
Disparaisse à nos yeux comme les souverains.

HYMNE A ÉGALITÉ.

Premier couplet.

Viens habiter dans nos contrées,
Aimable et douce Egalité ;
Nous allons sous tes lois sacrées,
Retrouver la félicité.
Tout se rassemble, tout conspire
Pour rétablir tes saints autels ;
Et désormais sous ton empire,
Tu vas ranger tous les mortels.

II.

De nos plaisirs source féconde,
Aimable et douce Egalité,
Dans les premiers âges du monde,
Par toi le bonheur fut goûté.
Docile aux lois de la nature,
L'homme coulait des jours heureux;
Son ame était paisible et pure,
Et sans projets ambitieux.

III.

L'orgueil établit sur la terre,
Les rangs, les frivoles grandeurs;
Bientôt après on vit la guerre
Porter en tout lieu ses horreurs.
Égarés par des chefs perfides,
Les peuples reçurent des fers,
Et de leurs armes parricides
Ils désolèrent l'univers.

SCÈNE VII.

Les précédens; un OFFICIER et quatre SOLDATS, conduisant un Trompette Prussien.

L'OFFICIER.

Nous venons en votre présence
Conduire un envoyé du camp des ennemis.

LE TROMPETTE. (*Après qu'on lui a débandé les yeux, remet un paquet à Wimpfen Père.*)

Voici mes ordres.

WIMPFEN, père (*prenant le paquet*).

Donne,

(*après l'avoir ouvert*)

O ciel quelle insolence!
Waldeck parler ainsi! J'en demeure surpris.

WIMPFEN, Fils.

Eh! quelle est donc son espérance!

WIMPFEN, Père.

(*répète ces deux derniers vers de la sommation.*)

Craignez notre vengeance, ou sans perdre de tems,
Livrez les clefs de cette ville.

WIMPFEN, (*avec indignation*).

Nous, rendre Thionville!
Non, non, jamais.

LE MAIRE.

Sous ses débris fumans,
Nous attendrons plutôt une mort glorieuse.

WIMPFEN, Fils.

La vie avec l'opprobre est pour nous odieuse.

Chœur général.

Oui! mille fois plutôt la mort,
Que de souffrir cette infamie.
Les tyrans de la Germanie
Ne règleront point notre sort.

WIMPFEN, Père.

Je l'avais bien pensé : des citoyens si braves,
Par les mêmes sermens et par l'honneur liés ;
Sous un joug étrangers portés par des esclaves,
Ne doivent point courber leurs fronts humiliés.
Vous savez dans quels maux une ville assiégée,
Peut se trouver plongée.
Si quelqu'un d'entre vous désire d'en sortir,
Qu'il le dise, il est libre à l'instant d'en partir ;
Mais que personne après ne parle de se rendre ;
Ce mot serait un crime, et vous devez m'entendre.

LE MAIRE.

Sur cet autel sacré faisons tous le serment
De mourir dans nos murs ou d'y vivre sans tache :
Amis, jurons sur-tout de massacrer le lâche
Qui voudrait nous parler en faveur d'un tyran.

Chœur général.

Sur cet autel sacré, nous faisons le serment
De ne jamais nous rendre,
Et nous jurons de nous défendre
Jusqu'à notre dernier moment.
Si l'un de nous était capable
De songer à capituler ;
Son trépas est inévitable :
Nous vous jurons de l'immoler.

WIMPFEN, Père. (*au Trompette.*)

Retournez vers vos chefs dont l'orgueil nous offense.
Pour nous rendre à Waldeck l'honneur nous est trop cher ;
Quant aux clefs qu'il demande avec tant d'insolence,

(*lui montrant l'Arbre de la Liberté auquel elles sont suspendues*).

C'est-là que sa valeur doit les venir chercher.

SCÈNE VIII.

Les mêmes Personnages, excepté le Trompette.

WIMPFEN, Père.

Amis, nous devons nous attendre,
Que nous allons bientôt éprouver les horreurs
Qui dévancent par-tout ces brigands destructeurs ;
Mais de nos bras encor notre sort peut dépandre :
Nous pouvons arrêter leurs coupables succès,
Et de leurs bataillons, si la plaine est couverte...,

WIMPFEN, Fils.

Le nombre ne doit point effrayer des Français,
Si nous les prévenons ; c'est assurer leur perte.

WIMPFEN, Père.

Que le canon tonne sur nos remparts,
Et que la mort sur eux vole de toutes parts.

Air.

Allons enfans de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé ;
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé :
Entendez-vous dans vos campagnes
Mugir ces féroces soldats ;
Ils viennent jusques dans vos bras
Egorger vos fils vos compagnes.

(*Les Citoyens prennent leurs armes, qui sont déposées en faisseau dans la Place*).

Aux armes, Citoyens, formez vos bataillons ;

(*tous ces différens bataillons se forment dans la place*)

Marchons, marchons :
Qu'un sang impur abreuve nos sillons.

CHŒUR GÈNÈRAL.

Marchons, marchons,
Qu'un sang impur abreuve nos sillons.

(*Les Officiers se mettent à la tête de leurs bataillons et les font défiler devant la statue de la Liberté.*)

Fin du Premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente, d'un côté le Camp des Autrichiens et Prussiens réunis. De l'autre un bois. Au fond, sont les Remparts de Thionville. Un Pont-levis est sur la droite. Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Pont se baisse. Un détachement sort de la Ville; Wimpfen fils est à la tête, et parcourt la Scène dans le plus grand silence.

WIMPFEN, Fils.

OBSERVONS, mes amis,
Le plus profond silence.

(Ils continuent de parcourir la Scène : un autre détachement qui était entré dans le bois, pour aller à la découverte de l'ennemi, en ressort du côté où se trouve alors Wimpfen.)

SCÈNE II.

Les précédens; un OFFICIER Français conduisant un détachement.

(*L'Officier appercevant quelqu'un dans l'obscurité.*)

CRAIGNONS d'être surpris,
Quelqu'un vers nous s'avance.

WIMPFEN. (*à voix basse.*)

Qui vive?

L'OFFICIER. (*aussi à voix basse.*)

Français.

(*Les deux Commandans avancent à l'ordre, toujours dans le plus grand silence.*)

L'OFFICIER.

J'ai parcouru ces lieux avec succès:
Nos ennemis, selon toute apparence,
N'ont point encor paru dans ces forêts.

WIMPFEN.

Ils paieront cher leur imprudence.

(*Une patrouille des ennemis sort du Camp, et parcourt le Théâtre à pas lents.*)

SCÈNE III.

Les précédens; un OFFICIER Autrichein, conduisant une patrouille.

L'OFFICIER Français.

J'ENTENDS du bruit, je crois?

WIMPFEN, Fils.

Je vais m'en assurer,
Vous, rentrez dans ce bois.

L'OFFICIER.

Avec impatience
Nous attendrons le jour . . . .

WIMPFEN.

Sur-tout point d'imprudence,
Il faut, avant l'instant, craindre de vous montrer.

L'Officier Français rentre dans le bois, avec son détachement.

L'OFFICIER ennemi. (*sans voir les Français.*)

Ce lieu paraît tranquille :
Tout annonce que les Français
Ne se préparent point à sortir de la ville;
Ils sont contens de leurs faibles succès.

WIMPFEN Fils. (*Sans être entendu des Ennemis.*)

Vous vous trompez, perfides:
Le précipice est sous vos pas.
Amis, en guerriers intrépides,
Dans leurs rangs portons le trépas.

Les Français fondent la bayonnette au bout du fusil sur les ennemis. Ceux-ci effrayés, s'enfuyent. Les Français les poursuivent. Wimpfen, de son côté, poursuit l'officier Autrichien; il est sur le point de l'atteindre; mais il tombe dans une embuscade, et se trouve enveloppé de toutes parts par les ennemis.

SCÈNE IV.

Les précédens; DAUTICHAMP; Soldats Prussiens et Autrichiens.

DAUTICHAMP (*à Wimpfen, qui continue de se défendre.*)

NE fais plus, téméraire, aucune résistance;
Ou c'est fait de tes jours.

WIMPFEN, Fils.

Le trépas m'est trop cher,
Pour vouloir l'éviter. Remets en ma puissance,
Ce fer que tes soldats viennent de m'arracher,
Et je saurai bientôt tromper ton espérance.

DAUTICHAMP.

Quel son de voix? . . . . Quels traits? . . .
Je ne me trompe point; oui, je le reconnais.
Le sort en mon pouvoir te livre sans défense.

WIMPFEN Fils, (*avec indignation.*)

Que vois-je!... Juste Ciel!... Un perfide!... Un Français!

DAUTICHAMP

Eh bien! Que deviendra cette audace hautaine,
Qui nous bravait de loin?

WIMPFEN, Fils.

Crois-tu m'intimider?

DAUTICHAMP.

Avertissez Waldeck, qu'il vienne décider,
Du sort d'un prisonnier chargé de notre haine.

WIMPFEN, Fils.

Elle n'égale point l'horreur et le mépris
Que ton coupable aspect fait naître en mes esprits.

DAUTICHAMP.

Nous allons voir si ton courage
Ne démentira pas ce superbe langage?

WIMPFEN, (*Air.*)

Du plus affreux trépas, je verrais les apprêts,
Que mon ame serait tranquille,
Au-dsssus des terreurs indignes d'un Français,
Te bravant dans les fers comme dans Thionville.
Vous, perfides! Craignez un peuple courageux,
Qu'irritent chaque jour vos trahisons nouvelles :
Sa foudre va frapper vos têtes criminelles;
Vous n'échapperez pas au sort le plus affreux.

SCÈNE V.

Les précédens ; WALDECK et Officiers de l'État-Major.

DAUTICHAMP.

Vous voyez devant vous un jeune audacieux :
C'est le coupable fils d'un soldat factieux,
Qui défend cette ville :
Méprisable soutien de ce peuple indocile
Qui retient dans les fers un roi si vertueux.

WIMPFEN, (*avec indignation.*)

Grand Dieu!... lui des vertus !... ce traître!

WALDECK.

Imprudent! réprimez ce langage hardi:
Avec plus de respect, parlez de votre maître.

WIMPFEEN, Fils.

Mon maître!... il ne l'est plus et son règne est fini!
Son sceptre, sa couronne,
Sa puissance, son trône,
Tout est détruit : un changement nouveau
A délivré l'état de ce pesant fardeau.

WALDECK.

Nous dompterons ce peuple de rebelles,
Qui veut établir d'autres lois :
Et dont les armes criminelles
Ont provoqué la colère des rois.

WIMPFEN.

Ce peuple généreux est armé pour combattre
Des despotes ligués, le courroux ménaçant.
Son courage éprouvé que rien ne peut abattre,
Fixera la victoire à son char triomphant.

WALDECK.

Imprudent, que je plains (*à part*) que malgré moi j'admire!
(*haut*) Reviens de ton erreur.
Abandonne un parti qui fait ton déshonneur,
Et qui n'écoute plus qu'un aveugle délire.

DAUTICHAMP

Tu pourrais à ce prix encor sauver tes jours.

WIMPFEN, Fils.

Peux-tu me méconnaître,
Pour croire que je puisse en avilir le cours?
Respecte ma franchise et cherche ailleurs un traître.

WALDECK.

Ecoute-moi, je veux te dessiller les yeux.
Ta jeunesse a besoin d'un conseil salutaire;
Et je vais te parler en père.

Regarde d'un côté nos bataillons nombreux;
Qui franchissant les fleuves, les montagnes,
Inondent vos campagnes,
Et portent la terreur au milieu des cités.
Un roi marche à leur tête : et le tien favorise
Du fond de son palais cette noble entreprise.
Brunswick dont les exploits sont par-tout si vantés,
Ira dans Paris même,
Venger l'honneur du diadême,
Sans que personne puisse empêcher ses progrès.
Crois-moi, seconde nos projets
En invitant ton père à livrer Thionville;
Sa résistance est inutile;
Il ne saurait empêcher nos succès.

DAUTICHAMP.

Tourne à présent les yeux sur ta triste Patrie.
Les nobles l'ont quittée.

WIMPFEN, Fils. (*avec indignation.*)

Ou plutôt l'ont trahie!
Devant moi ne tiens point un langage imposteur.

DAUTICHAMP.

D'Artois, Condé, Monsieur, guident notre vengeance.

WIMPFEN, Fils.

Ils sont flétris en France.
On n'y parle qu'avec horreur,
Des princes que ta bouche avec orgueil me nomme.

DAUTICAAMP.

Ah! c'en est trop; tu n'es plus gentilhomme.

WIMPFEN, Fils.

Je suis plus, je suis Citoyen :
Et toi, traître, tu n'es plus rien.

WALDECK, (*trio*).

Je n'ai plus qu'un mot à te dire,
Audacieux, qu'épargne ma bonté.
Consulte l'intérêt et la nécessité :
Souscris à ce que je désire.
Les honneurs, les bienfaits,
Seront ta récompense :
Ta carrière commence,
Et tu peux l'illustrer au gré de tes souhaits.

WIMPFEN, Fils.

Laisse-moi ma vertu, prends, si tu veux, ma vie :
Je saurai sans regrets, mourir pour ma Patrie.

WALDECK.

Je sens malgré moi que mon cœur
Pourrait écouter la vengeance :
Cette coupable résistance,
Irrite ma juste fureur.

WINPFEN, Fils.

Rien ne peut séduire mon cœur,
Rien n'ébranlera ma constance :
Je ne crains point votre vengeance,
Je mourrai fidèle à l'honneur.

DAUTICHAMP.

Il faut agir avec rigueur,
N'écoutez plus que la vengeance :
Cette coupable résistance
Doit enflammer votre fureur.

WALDECK.

Loin de mes yeux, soldats, à l'instant qu'on l'entraîne ;
Il apprendra bientôt ce que peut notre haine.

SCÈNE VI.

WALDECK, DAUTICHAMP, SOLDATS Prussiens et Autrichiens.

DAUTICHAMP.

SANS doute, vous allez ordonner son trépas ;
Puisque l'orgueil dont son ame est remplie,
Repousse les moyens de conserver la vie.

WALDECK.

Je veux le voir encor.

DAUTICHAMP.

Ne vous y trompez pas :
Trop de bonté souvent ne fait que des ingrats.
C'est par des exemples terribles,
Qu'il faut en imposer à ces chefs de partis :
Comme eux devenons inflexibles,
Et bientôt leurs complots seront anéantis.

WALDECK. (*Air*).

Mon cœur n'adopte point vos maximes fatales :
Elles pourraient plaire à des cannibales ;
Mais elles doivent faire horreur
Au guerrier guidé par l'honneur.
Le vaincu qui n'a point d'armes pour sa défense,
N'est plus cet ennemi, terrible et dangereux,
Dont on peut au combat poursuivre la vengeance,
Et verser le sang odieux.
En abjurant ces maximes contraires
Au devoir de l'humanité :
Les Français ont traité
Leurs prisonniers en frères.

DAUTICHAMP.

Qu'avez-vous dit ! Pour nous ils sont plus inhumains
Que des tigres poussés par la faim au carnage :
A peine notre s ng peut suffire à leur rage;
Ils l'ont vu ruisseler avec des yeux sereins.

WALDECK.

N'êtes-vous pas armés, et devez-vous attendre
Que vos jours soient flétris par un trépas honteux :
De vous jusqu'à la mort votre sort doit dépendre.
Les Français envers nous sont humains, généreux :
Pour vous, avez-vous dit, ils sont impitoyables;
De verser votre sang est un bonheur pour eux :
Ils ne font, entre nous, que punir des coupables
Dont les forfaits méritent le trépas.
N'accusez point leur barbarie;
Songez combien de fois malgré vos attentats,
Votre généreuse Patrie,
Vous a tendu les bras;
Mais quittons ces discours; parlons de Thionville.

DAUTICHAMP.

Il faut anéantir cette orgueilleuse ville,
Qui brave insolemment vos nombreux bataillons.

WALDECK.

J'y consens, je le veux : que le feu des canons
L'embrâse, las accage,
Et que tout de la mort, y présente l'image.

DAUTICHAMP.

Que j'aime à voir ces sublimes transports!
Nous saurons seconder vos généreux efforts.

WALDECK.

Rassemblez nos soldats; que l'attaque commence :
Le zèle et la valeur auront leur récompense.

SCÈNE VII.

WALDECK, SOLDATS.

WALDECK, (*Air*).

ORGUEILLEUSE cité,
Ta résistance est vaine :
Tu te répentiras de ta témérité.
Le sang va ruisseler ; ta ruine est certaine :
Je te vais à l'instant presser de toutes parts.
Ce jour va combler tes allarmes,
Eclairer à la fois le succès de nos armes
Et la chûte de tes remparts.

SCÈNE VIII.

Les précédens ; DAUTICHAMP, OFFICIERS et SOLDATS Prussiens et Autrichiens.

WALDECK.

GUERRIERS, voici l'instant de montrer du courage :
J'attends de vous des efforts glorieux :
Hâtez-vous de porter dans ces murs odieux,
Le fer, la flamme et l'horreur du carnage.

(*L'artillerie des ennemis fait un feu terrible sur la ville, où tout paraît garder le plus profond silence.*)

WALDECK.

Que font donc les Français ; J'en demeure surpris :
Sans doute la terreur a glacé leurs esprits?
Nos canons foudoyans détruisent Thionville :
Ils paraissent rester dans un honteux repos.
Sachons en profiter ; poursuivons nos travaux ;
Qu'on prépare l'assant, la victoire est facile.

(*Les échelles sont apportées et placées près des remparts : les ennemis se disposent à monter à l'assaut ; alors les Français font une décharge épouvantable sur eux ; les échelles sont renversées, la garnison et les habitans sortent de la ville protégés par le canon du fort ; le combat s'engage et devient terrible : la victoire d'abord paraît incertaine ; mais le détachement Français caché dans le bois en sort et la décide en leur faveur. Waldeck est sur le point de recevoir le coup mortel, quand un bataillon des siens paraît au fond du théâtre : ce bataillon s'ouvre et fait voir le jeune Wimpfen, cent bayonnettes sur la poitrine.*)

UN OFFICIER AUTRICHIEN, (*aux Français*).

Il expire à vos yeux, si vous faites un pas.

(*Les Français effrayés à cette vue s'arrêtent ; mais le jeune Wimpfen, pour les laisser libres de poursuivre leur victoire, arrache une des bayonnettes dirigées sur lui, et s'en frappe.*)

WIMPFEN.

Soyez libres, Français, et vengez mon trépas.

(*Alors le combat devient plus terrible, rien ne résiste plus à la valeur des Français : ils enfoncent les rangs des ennemis, qu'ils mettent en déroute. Quelques volontaires qui ont enlevé un drapeau à ces brigands, rapportent le jeune Wimpfen sur l'avant-scène et le déposent sur ce trophée.*)

WIMPFEN, Fils.

Grand Dieu ! Pour un moment, faites que je respire,
Pour voir triompher les Français :
Ne me refusez point ce bonheur où j'aspire,
C'est le dernier vœu que je fais.

SCÈNE IX.

Et dernière.

Les précédens ; WIMPFEN, père, CITOYENS et SOLDATS Français.

WIMPFEN, père.

Les brigands sont défaits et la France est sauvée.

WIMPFEN, Fils.

Je meurs content, le Ciel exauce tous mes vœux.

WIMPFEN, pere.

De leur sang odieux la terre est abreuvée.

LE MAIRE, (*lui montrant son fils*).

Mais voyez à quel prix, père trop malheureux!

WIMPFEN, Père.

Dites trop fortuné! J'aurais donné ma vie
Pour conserver les jours de ce fils si chéri :
Modèle des Français, il meurt pour sa Patrie.
Elle avait ses sermens, son devoir est rempli.
A de nouveaux danger le nôtre nous appelle :
Que son sublime exemple enflamme notre zèle.

(*Air.*)

Poursuivons de nos tyrans,
Les satellites tremblans ;

Qu'ils disparaissent de la France,
Et que le fer de la vengeance,
N'épargne aucun de ces brigands.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Oui : poursuivons de nos tyrans
Les satellites tremblans;
Qu'ils disparaissent de la France,
Et que le fer de la vengeance,
N'épargne aucun de ces brigands.

FIN.